

AVIS DE TEMPÊTES

*Bulletin anarchiste
pour la guerre sociale*

.....
39 – 15 mars 2021



| D'une vulnérabilité l'autre |

A l'échelle microscopique, la destruction de l'autonomie, la réduction des espaces pour déterminer sa vie à travers l'introduction de toujours plus de prothèses technologiques, et de logiques qui vont avec, ne peut que donner lieu – en proportion avec le degré de lobotomisation et d'aplatissement que chacun subit – à un désespoir féroce. La roue du progrès tourne toujours plus rapidement. Si auparavant les vastes transformations sociétales pouvaient prendre plusieurs générations, il semble aujourd'hui qu'en l'espace d'une seule génération, on n'est parfois plus né dans le même monde. Cette explosion de la vitesse requiert une capacité d'adaptation inouïe de l'être humain, et ne manque pas de produire en retour toute une panoplie de « défauts » fonctionnels au train du monde, par exemple sous forme de maladies névrotiques ou corporelles. Comme l'être humain ne vit pas isolé sur une comète, mais habite bel et bien cette planète-terre, tout aménagement de son « habitat » influence ses possibilités et capacités de réfléchir, mais aussi

de sentir et d'agir. Cela n'est bien sûr pas le privilège de la société hypertechnologisée telle qu'on la connaît aujourd'hui : on pourrait en effet dire que toute civilisation opère de cette façon. La question qui se pose gagne alors un peu en profondeur : à partir de quel moment un aménagement drastique de l'habitat entraîne-t-il une perte d'autonomie, une suppression de la liberté, voire est-ce que tout aménagement ne serait pas en soi antinomique à la liberté ? Mais il s'agit là de questions qui dépassent de loin la modeste réflexion de cet article.

Si nous nous éloignons un peu de la vie quotidienne de tous les jours, et que nous cherchons à réfléchir à un niveau macroscopique, l'extension du moloch techno-industriel qu'on pourrait nommer à l'instar de Lewis Mumford, la « *Mégamachine* », semble aussi aller de pair avec une augmentation de sa vulnérabilité. Plus les systèmes sont complexes, plus les techniques se complexifient, plus ils sont vulnérables à une simple panne, à un incident, à un imprévu

fin janvier, Rome (Italie). Une voiture en autopartage de *Enjoy* est partie en fumée, apprend-on dans un communiqué du 8 mars, notamment en solidarité « avec les prisonnier.e.s de l'Opération Bialystok » actuellement en procès.

FÉVRIER 2021

2/2, Val Bisagno (Italie). En Ligurie près de Gênes, trois antennes-relais dont une de la *RAI* et l'autre de *Dedalus*, sont incendiées. « *Mort au technomonde ! Vive l'internationale noire !* » conclut le communiqué solidaire avec les prisonniers anarchistes dans le monde et le communiste grec Koufontinas en grève de la faim.

7/2, Freistett (Allemagne). Dans le Bade-Wurtemberg, une troisième antenne-relais (de *Vodafone* et d'*O2*) flambe dans la nuit en quelques mois, privant la ville de téléphonie mobile.

14/2, Limeil-Brévannes (France). Dans le Val-de-Marne, un des bâtiments de l'entreprise *Ommic*, hébergeant des laboratoires où elle conçoit et produit semi-conducteurs et puces électroniques pour les antennes-relais, la 5G, l'armée et l'aérospatiale est incendié par *Des martiens de passage* qui concluent : « *Pour la liberté* ».

17/2, Crest (France). En Drôme, vingt-quatre heures après l'incendie d'une antenne *Orange* non loin à Gigors-et-Lozeron, c'est le répartiteur *Orange* qui flambe dans la nuit vers 2h30. Les incendiaires seraient monté sur une poubelle avant de briser une vitre du grand bâtiment, puis de priver de téléphonie et d'internet 8000

qui n'affecte dès lors plus seulement un composant isolé, mais l'ensemble du système. Günther Anders le résumait ainsi : « *Plus la grande machine est vaste, plus ses éléments qui, avant de fusionner en elles, fonctionnaient comme des machines individuelles, sont sérieusement en danger* », avant de déduire logiquement que « *plus le complexe est vaste, plus la catastrophe sera grande lorsque le complexe tombera en panne.* » Il s'agit bien sûr d'une thèse – ou plutôt, d'une constatation – qui est depuis longtemps prise à cœur par les ingénieurs du système. La fragilité des réseaux informatiques, la dépendance d'un réseau électrique centralisé, la production à flux tendu qui vise à limiter les stocks, l'interconnexion des systèmes (même les plus « vitaux » tel que la distribution de l'eau potable qui dépend du bon fonctionnement de pompes électriques) : cela ne cesse d'inspirer des milliers d'études, de projets et de stratégies visant à augmenter la « résilience » des systèmes – non sans constater amèrement que, face au progrès technologique, c'est un peu comme chercher à colmater une fuite en ouvrant le robinet.

Cette fragilité de la mégamachine fait désormais partie du discours qui se répand sur « l'effondrement », l'hypothèse que le système technologique, pour de nombreuses raisons allant de la pénurie des ressources énergétiques à des changements climatiques, se dirige vers un effondrement généralisé. Sans pour autant cautionner la version « collapsologue » – qui, à quelques exceptions près, se révèle être un utile défenseur du système actuel en prônant uniquement l'organisation de la survie en attendant le déluge, plutôt que de se focaliser sur l'attaque ou l'insurrection (y compris dans ses versions les plus anti-autoritaires) –, il n'en reste pas moins que tous les facteurs devraient être pris en compte. C'est en pensant le monde dans son ensemble que nos perspectives peuvent devenir pertinentes, pas simplement en échafaudant des plans sur la comète ou en se contentant de nos rêveries d'éternels rebelles. Penser l'insurrection sans prendre en compte la question des métropoles, du changement climatique, de l'aplatissement culturel, des haines sectaires ou du cannibalisme social qui couvent, etc. etc. semble pour le moins ridicule. Face à l'accélération de phénomènes climatiques dévastateurs et à la course en avant frénétique d'un industrialisme ravageur, la réflexion des critiques anarchistes du pouvoir – quel qu'il soit – pourraient prendre une profondeur inattendue sur la question de l'autonomie ou de la liberté, à condition de se débarrasser des cadavres qui encombrant encore et tou-

jours l'anarchie : le programmatisme, la peur de l'inconnu, le victimisme emprunté à la gauche, le déterminisme emprunté au matérialisme marxiste,... Bref, il y a encore un long voyage devant nous.



« Il ne faut pas être surpris que le complexe du Pouvoir soit mis considérablement sous pression dans plusieurs domaines. Quoiqu'immunisés contre toute attaque frontale, sauf celle réalisée par un autre système de pouvoir d'une même taille, ces géants sont particulièrement vulnérables à des attaques locales de guérilla et des incursions hostiles, contre lesquelles ses structures massives sont aussi démunies que l'était Goliath avec sa lourde armure contre un David agile qui n'avait pas choisi les mêmes armes et n'attaquait pas la même partie de l'anatomie. »

Lewis Mumford, *The Pentagon of Power* (deuxième volume du *Mythe de la machine*, non-traduit en français), 1970

Qu'en est-il réellement de cette fragilité de la mégamachine ? Est-elle réelle, ou est-ce un de ces nombreux fantômes qui ont accompagné beaucoup de révolutionnaires sur leur chemin, comme l'ont été les fables de la mission historique du prolétariat, des contradictions insurmontables créées par le capital, du réveil toujours possible de masses bien entendu endormies, de la révolution imaginée comme l'affaire d'un « grand soir », de la disparition progressive du massacre et de la haine au sein de l'humanité, de la fonction cathartique des guerres et des catastrophes ? Il y a de quoi être mitigé. Une vaste révolte comme celle au Chili en 2019 n'a pas débouché sur une insurrection ouverte. Les soulèvements dans le monde arabe ont été noyés dans le sang et ont engendré des monstres autrement atroces. La multiplication de sabotages d'antennes-relais ou de fibres n'a pas provoqué un effondrement institutionnel ou économique. Ce qui n'empêche pas que des coups ont été indéniablement portés. Ils n'ont certes pas été mortels, mais ils montrent aussi en même temps que leur insuffisance, leur potentiel. Pour évaluer la fragilité (qui n'est ici pas synonyme de « révolution sociale », mais plutôt de possibilités de liberté, voire d'extension de chaos d'où peuvent émerger des inconnus, dans le « bien » comme dans le « mal »), regardons d'un peu plus près une des dorsales névralgiques de la mégamachine : le réseau électrique.

abonnés de toute la vallée, dont 200 entreprises pendant au moins deux semaines. Les paiements et retraits par carte bancaire sont aussi hors-service, tandis que les gendarmes annoncent se déployer pour protéger les autres « sites sensibles » de la région.

18/2, Montreuil (France). En Seine-Saint-Denis, une camionnette d'*Axians*, filiale du constructeur de taules *Vinci*, perd ses vitres en solidarité avec le Rigaer94 sous expulsion à Berlin, les enfermés.e.s et celles et ceux « qui perturbent l'ordre des choses ».

18-20/1, Brézins/Sassenage (France). En Isère. double attaque contre l'entreprise *Constructel*, spécialisée dans l'installation et la construction de réseaux télécom et de fibre optique. A Brézins, six véhicules et un stock de tourets de câbles sont carbonisés vers 3h. A Sassenage, ce sont le transformateur d'une antenne-relais *SFR* et *Bouygues* installée sur son site, des tourets de câbles de fibre optique un véhicule benne qui flambent vers 1h du matin.

Dans un communiqué, *Des lycanthropes* précisent notamment que si « *s'en prendre à des installateurs, des réparateurs ou des fournisseurs de câbles fait sens, ce n'est pas pour protester contre la 5G en particulier mais bien dans un cadre plus large, de combat contre le techno-monde* », et « *Que pourrait il se passer, dans un contexte où des antennes relais étaient régulièrement prises à partie, si les stocks de câbles venaient eux-mêmes à brûler ?* »

20/2, Mamoudzou (France). Dans la colonie de Mayotte, une voiture banalisée de flics garée

dans la rue près des bureaux du *Groupe d'enquête sur la lutte contre l'immigration clandestine* (GELIC) part en fumée dans la nuit.

21/2, Flensburg (Allemagne). Dans le Schleswig-Holstein, la voiture de service de l'investisseur hôtelier *Duschkewitz* est incendiée. Il avait déjà perdu des véhicules début janvier, en ligne de mire pour l'abattage d'arbres nécessaires à son projet.

22/2, Saint-Denis-de-Palin (France). Dans le Cher, le mât de 104 mètres de haut destiné à un futur parc d'éoliennes industrielles, s'effondre au sol avec ses appareils de mesure après que des inconnus aient sectionné les six câbles qui assuraient sa stabilité.

22/2, Guipavas (France). Dans le Finistère, l'incendie nocturne des câbles d'une antenne-relais *SFR* et *Orange* coupe la radio et la téléphonie mobile près de Brest pendant une demie-journée.

24/2, Bron (France). Dans le Rhône, pendant que le maire et ses affidés rencontrent des acteurs locaux de l'insertion, sa belle voiture de fonction est défoncée : vitres brisées, carrosserie cabossée, rétroviseur arraché...

24/2, Berlin (Allemagne) Un véhicule de l'entreprise d'armement *ThyssenKrupp*, qui fournit notamment la flotte militaire grecque, est incendié en solidarité avec D. Koufontinas en grève de la faim.

24/2, Saint-Gratien (France). Dans le Val d'Oise, après avoir

Le 8 janvier 2021 à 13h04, les systèmes d'alerte sont passés au rouge lorsque le réseau électrique européen a subi une brusque chute de la fréquence du courant alternatif (50 Hertz). L'incident à l'origine de cette variation de fréquence n'est toujours pas clair, mais il s'agit très probablement de la défaillance d'un disjoncteur (incident, panne, sabotage,..., rien n'a été expliqué là-dessus) dans une sous-station de transformation en Croatie. Or il se trouve non seulement que le réseau électrique européen est interconnecté de Varsovie à Paris et d'Istanbul à Copenhague, mais aussi que pour que le réseau fonctionne, sa fréquence doit être stable ; et pour que cette dernière le reste, il faut alors que l'équilibre entre production et consommation de puissance électrique soit garanti en permanence. Le réseau fait donc face aux fluctuations soit en y injectant plus d'électricité, soit en diminuant à l'inverse temporairement la consommation globale, notamment celle de gros clients. Pour stabiliser le réseau en ce mois de janvier 2021, il a ainsi fallu déconnecter d'urgence de nombreux sites industriels dans plusieurs pays (notamment en Italie, France, Autriche, Roumanie,...), mais aussi couper plusieurs lignes à haute tension (14 au total), car lorsque celles-ci ne sont pas à la tension adéquate, l'électricité trouve vite un autre chemin (vers d'autres lignes) avec un risque de surcharge. C'est alors l'ensemble des lignes du réseau électrique qui se trouve en danger par effet boule de neige.

Si du côté autrichien, le porte-parole du gestionnaire du réseau électrique EVN a parlé d'un « *presque black-out* » pour qualifier l'incident du niveau 3 (sur 4) selon la classification européenne ENTSO-E (« *Urgence. Situation détériorée et division du réseau à une vaste échelle. Haut risque pour les systèmes voisins. Non-application des principes de sécurité. Mise en danger général de l'ensemble du réseau* »), le gestionnaire français RTE s'est de son côté vanté de ses « barrières de défense » consistant à déconnecter de grands sites industriels et à augmenter la production électrique de ses centrales à gaz ou des barrages hydroélectriques. Reste cependant que la vulnérabilité du réseau européen, un mastodonte qui mérite bien la qualification de « mégamachine », est incontestable, notamment à cause de sa taille et de sa centralisation.

Notons encore que les nouvelles sources énergétiques (éolien et solaire), par principe intermittentes, ne peuvent pas faire face à toutes ces variations de fréquence ou même aux demandes d'injecter plus d'énergie, en ne fonctionnant que lorsqu'elles sont épaulées par une production d'électricité plus « conventionnelle » (comme les

centrales à charbon ou à gaz). Leur multiplication sur le territoire constitue donc un autre facteur d'instabilité et de fragilité du réseau électrique. Pour y faire face, des projets de méga-batteries sont en cours de construction un peu partout, capables de stocker une électricité qui pourrait alors être injectée dans le réseau en cas de besoin, mais dont l'efficacité reste un point d'interrogation. En France, RTE a ainsi commencé la construction à l'été 2020 de ces méga-batteries sur des sites à Vingeanne (Côte-d'Or), Bellac (Haute-Vienne) et Ventavon (Hautes-Alpes), en plus de son projet d'un site de production et de stockage d'électricité par l'hydrogène à Fos-sur-Mer (Bouches du Rhône).

Cet « incident » aux grandes conséquences dans une simple sous-station locale de transformation, rappelle un autre fait assez éclatant qui s'est produit de l'autre côté de l'Atlantique. La nuit du 17 avril 2013, vers 1 heure du matin, quelqu'un s'introduit dans un local technique juste à côté de la sous-station électrique de Coyote (Californie), et coupe des câbles en fibre optique. Il faut un peu de temps à l'opérateur pour s'en rendre compte. Dix minutes plus tard, une autre série de câbles est coupée dans un autre local technique situé non loin. Trente minutes plus tard, la caméra de sécurité de la sous-station remarque une lointaine traînée de lumière. Les enquêteurs comprendront plus tard qu'il s'agissait d'un signal lumineux effectué avec une lampe de poche. Juste après – c'est-à-dire à 1h31 du matin — la caméra enregistre au loin le flash de fusils et les étincelles de balles frappant le grillage de la clôture. Toute cette action devant la caméra déclenche une alarme. Il est 1h37 du matin, quelques minutes après le début des tirs. À 1h41, le département du shérif reçoit un appel ; c'est l'ingénieur de la centrale qui a entendu les coups de feu. Le shérif arrive 10 minutes plus tard, mais tout est à nouveau calme. Il est arrivé une minute après qu'un autre signal à la lampe de poche ait entraîné la fin de l'attaque.

Sur quoi tiraient donc les mystérieux assaillants ? Sur les très gros transformateurs de cette sous-station. Ces derniers sont en fait des choses physiquement simples, en n'étant que des fils de cuivre enroulés dans de grosses cages métalliques. Comme les transformateurs chauffent énormément, ils disposent de réservoirs contenant leur indispensable liquide de refroidissement. C'est précisément ces réservoirs que les tirs ont ciblé en les criblant de centaines de trous par lesquels le précieux liquide s'est échappé. La police sur place n'avait rien remarqué,

empêché vers 17h des inconnus montés sur une échelle de briser une caméra de vidéosurveillance, la police ne peut que constater vers 1h du matin que son mât gît à terre scié à la disqueuse.

25/2, Recklinghausen (Allemagne).

En Rhénanie-du-Nord-Westphalie, trois véhicules de police garés dans la cour des pompiers partent en fumée dans la nuit.

25/2, Berlin (Allemagne).

Une voiture de l'ambassade de Pologne est incendiée. « *Nous voulions attirer l'attention sur le fait que Julia Przyłębska, importante co-responsable du durcissement de la loi sur l'avortement [récemment promulgué en Pologne], a un lien direct avec l'ambassade polonaise à Berlin. [...] Contre cet état de fait patriarcal. Le féminisme offensif reste indispensable.* »

25/2, Echirrolles (France).

En Isère, les vigiles des HLM de la société Zeus sont d'abord attaqués et blessés par une vingtaine de jeunes montés à scooters et motos, avant que les vitres de la Société dauphinoise de l'habitat ne soient fracassées quelques heures plus tard.

25/2, Madrid (Espagne).

Trois locaux du Parti socialiste (PSOE) et de Más Madrid (celui de la maire de la capitale) perdent leurs vitres et reçoivent de la peinture. « *Contre l'État et toute autorité !* » précisent notamment des Anarchistes solidaires avec différents révoltés ou arrêtés au cours des émeutes qui secouent le pays.

25/2, Berlin (Allemagne).

Incendie d'un camion de Hertz, fournisseur de la police grecque, tandis qu'ailleurs une

camionnette de l'entreprise *Siemens-Bosch* perd ses vitres et ses pneus. Deux attaques en solidarité avec D. Koufontinas en grève de la faim.

26/2, Mulhouse (France).

Dans le Haut-Rhin, deux voitures garées devant le poste de police, dont une de patrouille, sont incendiées vers 16h. Deux jeunes de 15 ans sont arrêtés la semaine suivante, l'un est incarcéré.

27/2, Périgueux (France).

En Dordogne, deux prisonniers parviennent à s'évader vers 4h après avoir scié les barreaux de la cellule puis franchi deux murs de quatre mètres de hauteur en montée comme en descente.

28/2, Pierrelatte (France).

En Drôme, l'incendie de câbles en fibre optique de *Free* et *Orange* situés dans une trappe de *France Telecom* vers 4h30 coupe internet dans une trentaine de communes de la Drôme, de l'Ardèche et du Vaucluse, jusqu'à une semaine pour certains.

Les systèmes de paiement des commerces, des pompes à essence ou du centre commercial sont également hors-service.

28/2, Montreuil (France).

En Seine-Saint-Denis, une camionnette du constructeur de taules *Eiffage* est incendiée par *Des anarchistes qui se lèvent tôt*, en solidarité avec les prisonniers « *qui résistent* » et D. Koufontinas en grève de la faim en Grèce.

28/2, Saint-Just-Saint-Rambert (France).

Dans la Loire, la baie vitrée d'une agence immobilière *Laforêt* est éclatée avec un pavé dans la nuit.

28/2, Château-Arnoux-Saint-Auban (France).

Dans les Alpes-de-Haute-

tandis que plus de 200 000 litres d'huile se sont lentement écoulés. Au bout d'un petit moment, les transformateurs ont surchauffé puis explosé : 17 des 21 de la sous-station ont été mis hors service. Il aurait suffi d'un ou deux supplémentaires pour plonger immédiatement la Californie dans le noir. En l'occurrence, la compagnie d'électricité a pu contourner rapidement cette sous-station. La Silicon Valley a continué à recevoir de l'électricité, bien qu'on leur ait demandé de réduire leur consommation d'énergie pour la journée. Les dommages ont été réparés en 27 jours. De l'aveu même du FBI, qui a précisé qu' « *il ne faut pas un très haut degré de formation ou d'accès à la technologie pour mener à bien cette attaque* », si plusieurs sous-stations avaient été touchées au cours de cette même période, empêchant ainsi le re-routage, cela aurait pu être une toute autre histoire.

En matière de « black-out », dans un récent dossier spécial de la *Revue Militaire Suisse* (n° 5, 2018), des ingénieurs et des gradés ont également tenu à mettre en garde contre la fragilité du réseau, tout en développant plusieurs scénarios hypothétiques en la matière. Leurs conclusions ? En faisant abstraction des causes de l'effondrement du réseau électrique, cela se présenterait grosso modo ainsi : si le blackout ne dure qu'une journée, la récupération est rapide. S'il dure plus de 48 h, la récupération du réseau est moins probable, voire devient impossible, puisque tous les instruments qui pilotent les réseaux doivent eux-mêmes être alimentés en électricité, en ne disposant que de 2 à 5 jours d'autonomie. Une fois qu'ils n'ont plus de batterie, il faut alors se rendre sur place pour les redémarrer de manière synchronisée avec le reste du réseau. Si l'on n'a pas rétabli ce dernier au bout de 5 jours, il ne pourra donc pas l'être sans aide extérieure. Si le blackout est régional, il existe des services d'urgence et de réparation qui peuvent être dépêchés sur place. S'il est national ou continental, la situation peut perdurer, voire même être fatale pour l'ensemble du réseau.

Autre exemple, cette fois tiré du monde numérique. Le 10 mars 2021, un incendie se déclare dans le datacenter strasbourgeois de l'entreprise OVH, le plus gros hébergeur de France. L'incendie aurait commencé en bas du bâtiment, là où se trouvent les équipements d'alimentation électrique. C'est d'ailleurs cela que l'entreprise indique elle-même comme cause : un onduleur (régulateur de la fréquence électrique) aurait pris feu. Si cette explication est plausible, elle le devient pourtant un peu

moins lorsqu'on apprend par les rapports des employés et des pompiers que le feu s'est répandu extrêmement vite, laissant justement penser à plusieurs foyers. Bref, chacun peut spéculer sur l'origine de cet incendie, les autorités peuvent déclarer ce qui les arrange (il s'agit tout de même du premier hébergeur de France, le fer de lance du secteur des datacenters), mais une origine bien moins « accidentelle » reste tout aussi plausible. D'autant plus qu'il n'existe dans le monde entier que de très rares exemples de datacenters qui périssent entièrement dans les flammes suite à une défaillance technique. Ceci dit, panne ou autre chose, le résultat fut par contre très « palpable » (excusez-nous de ce terme obsolète dans le monde virtuel). Des centaines de milliers de site hors-ligne, de gigantesques pertes de données pour des entreprises et des institutions. Comme une mini-apocalypse dans les nuages de serveurs. Il n'y a même pas besoin d'entrer dans tous les détails pour saisir la vulnérabilité, justement, de la mégamachine qu'est le numérique. Une partie non-négligeable dépendant, en effet, d'une seule structure physique, elle-même dépendante de liaisons sans faille par fibre optique et d'un approvisionnement constant en électricité (car les groupes électrogènes d'urgence ne peuvent pas remplacer entièrement le réseau).

Les mois récents offrent qui plus est maints exemples supplémentaires de la vulnérabilité de ces réseaux numériques. Que l'on pense aux antennes-relais et aux émetteurs qui coupent les communications de millions de personnes (comme cela a été le cas avec l'incendie de l'émetteur à Marseille en décembre 2020 ou de celui à Limoges en janvier 2021), aux sabotages de nœuds de raccordement de la fibre (comme l'attaque à Crest en février), aux coupures manuelles ou incendiaires de fibres optiques (comme à Pierrelatte ce même mois). Parions que cette même fragilité peut être trouvée dans tous les réseaux, y compris celui électrique qui irrigue tout ce qui exploite, dévaste et contrôle. Mais pour que la compréhension devienne un agir incisif, il faudra certainement se débarrasser des fantômes qui hantent encore nos esprits et comprendre, avec tout ce que cela signifie, que nous nous trouvons en territoire hostile et qu'il nous faut agir en conséquence. Avec la joie au corps et la liberté au cœur.



Provence, un bâtiment et un 4x4 de la société *GMS*, filiale de *Scopelec*, principal installateur de la 5G dans la région, subissent un incendie, tandis qu'un tag « *3,4 5G boum !* » est laissé sur place. « *Guerre au technomonde. Nous frapperons encore et encore* » conclut le communiqué.

MARS 2021

1/3, Orange (France).

Dans le Vaucluse, la permanence du maire-fondateur de la *Ligue du Dud* comme de la députée locale perd l'ensemble de ses vitres vers 4h du matin,

2-4/3, Leipzig (Allemagne).

En Saxe, la voiture d'une société immobilière est incendiée pendant la nuit. Deux jours plus tard, c'est une pelleteuse qui flambe sur un chantier effectué par le groupe *Gröner*, revendiqué en solidarité avec le *Rigaer94*. « *Contre toute autorité.* »

3/3, Alès (France).

Dans le Gard, on apprend qu'au cours du mois de février, à trois reprises autant de caméras de vidéosurveillance ont été détruites à coups de fusil dans les quartiers des Cévennes et des Près-Saint-Jean.

4/3, Grand Abergement (France).

Dans l'Ain, le pylône tout neuf d'une antenne-relais des quatre opérateurs, et pas encore raccordé, est abattu par des inconnus : ses trois pieds fixés avec 36 boulons de fort diamètre ont été dévissés, les élingues cisailées, puis le pylône s'est écrasé au sol.

4/3, Toulouse (France).

En Haute-Garonne, quatre camions de livraison garés dans l'enceinte du journal *La Dépêche du Midi*, connaissent un début

| Prémisse naturelle |

d'incendie trop vite éteint par un chauffeur. «*J'ai voulu paralyser pendant un temps une partie de leur moyen de propagande et surtout leur montrer que virer des personnes de chez elles ne sera pas impuni*» dit notamment le communiqué aussi solidaire avec plusieurs contextes internationaux de lutte.

6/3, Berlin (Allemagne).
Incendie d'une camionnette de l'entreprise immobilière *Vonovia* dans le quartier de Hohenschönhausen par des *Groupes autonomes*, suite à l'expulsion passée ou prévue de plusieurs lieux berlinois occupés.

8/3, Hambourg (Allemagne).
Groupes Autonomes revendique une attaque incendiaire contre la mairie du quartier d'Altona, qui détruit sa porte et son hall d'entrée.

8/3, Krefeld (Allemagne).
En Rhénanie-du-Nord-Westphalie, le feu est mis à l'*Agentur für Arbeit* (équivalent du Pôle Emploi). Un bureau est détruit, mais l'intervention des pompiers empêche la propagation ultérieure des flammes.

8/3, Alblasserdam (Pays-Bas).
Une antenne-relais flambe vers 4h30 du matin. Le 21 février à Enschede peu avant 5h du matin, une autre avait subi le même sort, mais les pompiers avaient réussi à limiter les dégâts.

9/3, Savenay (France).
En Loire-Atlantique, deux voitures sont volontairement incendiées dans la caserne de gendarmerie au milieu de la nuit. L'une était de patrouille et la seconde appartenait à un des militaires.

9/3, Escharen (Pays-Bas).
Deux engins d'abattage d'arbres d'une pépinière industrielle sont

«*De même que, dans les sciences de la nature, chaque question est subordonnée à la tâche de comprendre la totalité de la nature, chaque progrès de la technologie est au service du but général : accroître la capacité de l'humanité à transformer la nature. La valeur de ce but est aussi peu contestable que la valeur de la connaissance de la nature pour la science. Les deux buts confluent dans la formule désormais banale, sans laquelle il n'y aurait pas de progrès de la science : le savoir est le pouvoir.*»

Ainsi s'exprimait Werner Heisenberg, prix Nobel, un des pères fondateurs de la physique atomique, mais aussi savant au service du nazisme. Il n'existe plus de progrès scientifique, technologique, en dehors des laboratoires du pouvoir. La science n'est pas au service de l'Humanité, du Savoir, du Bonheur. Elle est au service de la domination. Son but est de la renforcer, de l'améliorer, de la protéger, de l'étendre. Rien d'autre. Cela explique la difficulté sur laquelle on tombe chaque fois qu'on entend s'opposer à un projet institutionnel à caractère scientifique. Que dire lorsque la question qui nous est posée est déjà faussée au départ ?

Prenons la question de la Grande Vitesse, par exemple. Récemment encore, quelqu'un n'a pas raté l'occasion de tirer les oreilles aux deux côtés – responsables et ennemis des trains super rapides – en leur rappelant l'inanité de leurs rhétoriques respectives, celle basée sur la nécessité du Progrès et l'autre sur la défense de la Nature. L'invitation à leur adresse est de s'en tenir « à la réalité des choses » et à rien d'autre. Et quelle serait cette « réalité des choses », sinon une « meilleure circulation des marchandises » ?

Voilà le problème. Lorsque cet ordre social est considéré comme la prémisse *naturelle* à toute considération ultérieure, il va de soi qu'aucune réflexion ne peut sortir de la raison d'État. Toute pensée qui ne souhaite pas être enrégimentée est mise au banc, décrétée comme imprésentable, au point de la rendre même inimaginable. Pourtant, cela ne devrait pas être si difficile à comprendre que l'être humain a certes besoin de se nourrir ou de se reposer, mais que cela n'implique pas

travailler en échange d'un salaire qui permet de payer un loyer et d'acquérir des marchandises dans un supermarché. L'inévitable et humaine exigence de se désaltérer n'est pas un inévitable et humain besoin de boissons gazeuses.

Pensons à la question énergétique. Qu'on parle d'énergie hydrique, ou au charbon, ou nucléaire, ou éolienne, ou au gaz... le fait est que l'histoire de l'énergie est liée à celle du travail. L'énergie des muscles n'est plus suffisante comme force motrice, il n'y a plus seulement des outils rudimentaires à tracter. Cette société étant fondée sur le travail, elle a besoin d'une force motrice pour faire aller de l'avant son système mécanique et technologique. Dans l'esprit des personnes, l'énergie est ce qui permet de réchauffer la maison, de faire marcher le frigo et d'allumer la télévision. Un problème pratique, simple et immédiat. Pour ce bon sens un peu grossier, l'énergie est à la base de tout bien-être, et l'absence d'énergie ne peut que faire retomber la civilisation dans la barbarie. Mais il devrait être assez évident qu'on ne construit pas de centrales nucléaires pour permettre aux gens de lire des essais philosophiques après la tombée de la nuit. La question énergétique est avant tout une question industrielle, en plus d'être militaire. Ses retombées «civiles» et «domestiques» sont un fait complètement secondaire et moins significatif.

L'accumulation de sources d'énergie correspond ainsi seulement à l'accumulation du capital. Ce n'est pas l'antique cheminée qui doit être réchauffée, mais plutôt le four le plus récent, qui peut prendre aujourd'hui la forme terrifiante de la fusion atomique. Accumuler de la puissance afin de la convertir en travail. Et les conséquences d'une telle course à la puissance sont bien connues : dévastation et stérilisation de la nature, réduite à être une réserve de combustibles à exploiter et une décharge à remplir de poisons sans qu'on puisse même imaginer une manière de reconstruire ce qui a été dilapidé. C'est le dilemme de la thermodynamique : son irréversibilité. L'exploitation des sources énergétiques vampirise la vitalité de la nature, aussi bien en termes quantitatifs que qualitatifs.

Voilà d'où naissent ces «crises énergétiques» qui sont régulièrement dénoncées. Des limites mêmes de la nature, dont les ressources sont désormais en voie d'être

incendiés vers 23h au beau milieu de la forêt.

10/3, La Valla-en-Gier (France). Dans la Loire, deux filles et trois garçons, âgés entre 15 et 16 ans, se révoltent après une punition à l'intérieur du *Centre éducatif renforcé* (CER), structure étatique para-carcérale : deux éducateurs blessés, trois véhicules du centre endommagés dont un incendié, et saccage en règle des parties communes.

10/3, Berlin (Allemagne). Les vitres d'une agence immobilière *Next Estate* sont brisées en solidarité avec le squat Rigaer94.

11/3, Montreuil (France). En Seine-Saint-Denis, une voiture électrique de la SNCF perd son pare-brise, tandis que des tags précisent sur ses portes « *SNCF collabo* » et « *Stop déportation refugees welcome* ». Revendiqué notamment en solidarité avec les sept personnes en procès suite à la révolte récente au centre de rétention du Mesnil Amelot.

11/3, Eilenburg (Allemagne). En Saxe, le chef de l'organisation de jeunesse *Junge Nationalisten* du parti néonazi *NPD*, Paul Rzehaczek est attaqué à son domicile par des inconnus. Il est grièvement blessé.

13/3, Chambéry (France). En Savoie, les locaux du centre technique municipal reçoivent de la visite : une vingtaine de véhicules ont leurs vitres brisées, tandis que les deux bureaux sont saccagés (ordinateurs compris).



Actions revendiquées en Grèce, notamment en solidarité avec le prisonnier du groupe armé

communiste « 17 Novembre »
Dimitris Koufontinas, qui a débuté une grève de la faim le 7 janvier dans la prison de haute sécurité de Domokos afin d'obtenir son transfert vers la prison d'Athènes ainsi que sa libération conditionnelle, terminée le 13 mars en unité de soins intensifs. Dans de nombreuses villes, des rassemblements et manifestations de solidarité parfois massives (des milliers de personnes) et souvent ponctués par des affrontements, ont eu lieu.

18/2, Athènes.

Des *Incendiaires toujours* revendiquent l'attaque contre la mairie de Kifissia, qui héberge aussi un poste de police.

20/2, Thessalonique.

Des *anarchistes* revendiquent le placement d'un dispositif incendiaire sous une voiture appartenant au corps diplomatique français, action réalisée le 4 février.

21/2, Volos.

L'initiative Gallardos met le feu à deux distributeurs de billets. « *Si Koufontinas meurt, personne ne dormira tranquille.* »

23/2, Athènes.

Des attaques au marteau coordonnées dans différents quartiers visent 13 distributeurs de billets, la mairie de Nea Ionia et deux filiales bancaires.

23/2, Thessalonique.

Les *Noyaux d'action directe / Organisation anarchiste d'attaque* revendiquent le placement d'un engin explosif de basse intensité contre le Ministère de Macédoine-Thrace. L'engin n'a que partiellement explosé.

23/2, Athènes.

Les *Noyaux d'action directe / Cellule anarchiste* revendiquent deux attaques incendiaires contre le domicile de Giannis Katsiamakas, président de la *Fédération des policiers en retraite* et contre la

entièrement épuisées, et constituent un obstacle au développement frénétique de l'accumulation. Cette difficulté est toujours dépassée de manière provisoire, à travers une innovation dans le domaine énergétique en mesure de valoriser des sources jusqu'alors peu ou pas utilisées.

Que signifie tout cela ? Qu'il est aujourd'hui impossible de critiquer l'utilisation d'une source d'énergie sans remettre en discussion toute la civilisation. L'écologisme, ce réformisme basé sur une indignation qui voudrait fournir des conseils verts au pouvoir, est un pur mensonge. Ceux qui veulent des pâles d'éoliennes à la place du charbon, par exemple, ceux qui demandent à l'État d'économiser l'énergie et de favoriser l'utilisation d'« énergies douces », continuent de s'illusionner sur la naturalité de leur maître. On pense encore qu'il faut boire une boisson gazeuse pour étancher la soif, que c'est d'autant mieux si cette dernière est préparée avec plus d'attention, avec des éléments moins nocifs, ou peut-être faite maison. On ne comprend pas que l'énergie appartienne au capital et suit sa loi, celle de l'accumulation.

Au-delà des tentatives de se rendre autonomes du monopole institutionnel, au-delà de la réappropriation de techniques élémentaires qui permettent de réduire ou d'en éviter l'usage, reste le fait que ce n'est pas la nocivité d'une source d'énergie qui devrait être mise en discussion, mais bien une façon de vivre qui exige une telle consommation d'énergie, c'est-à-dire l'ensemble de cet ordre social fondé sur la soumission des êtres humains aux impératifs du capital et du pouvoir de l'État.

Finimondo,
2 janvier 2015
(traduit de l'italien)

| L'idée dominante |

Si nous regardions autour de nous pour découvrir quelle idée domine notre civilisation contemporaine, je ne sais si nous trouverions quelque chose de plus attrayant que la créature de pierre qui symbolise l'âme du Moyen Âge : cette sculpture qui peuple les cathédrales, contorsionnée, à demi-informe, aux ailes de dragon, à la face large, sombre, tendue, dirigeant des yeux aveugles vers le soleil levant.

La relativité des choses s'est modifiée : l'Homme s'est élevé et Dieu s'est abaissé. Le village moderne possède des demeures plus confortables et des églises moins prétentieuses. De même, la conception de la saleté et de la maladie comme des afflictions fort recherchées, dont l'endurance patiente est un moyen de gagner le pardon de la divinité, a fait place à la promulgation emphatique de l'hygiène. Nous avons des infirmières dans les écoles publiques qui notifient aux parents que « les poux » sont contagieux et fort désagréables. Nous avons des sociétés antituberculeuses qui tentent l'effort herculéen de purifier du mortel bacille ces écuries d'Augias que sont les usines modernes et qui ont réussi jusqu'ici à faire installer dans quelques-unes d'elles des crachoirs remplis d'eau. Nous en comptons bien d'autres encore de ces sociétés-là et, bien que leurs succès ne soient pas toujours incontestables, leur existence est une preuve suffisante que l'humanité ne cherche plus dans la saleté un moyen de grâce. Nous rions de ces vieilles superstitions et nous parlons beaucoup de la science expérimentale. Nous essayons de galvaniser le cadavre grec et nous prétendons apprécier la culture physique. Nous sommes des touche-à-tout sous bien des rapports, mais la grande idée de notre siècle, l'idée originale, point empruntée aux autres, qui n'est ni surfaite, elle, ni le fruit de la magie, c'est de « Faire Beaucoup de Choses ». Non point faire de belles choses, non point éprouver la joie de dépenser de l'énergie vivante à une œuvre créatrice, mais forcer, surmener, gaspiller, épuiser l'énergie, sans vergogne et sans merci, jusqu'à la dernière goutte, uniquement pour produire des masses et des monceaux de choses – des choses laides, nuisibles ou pour le moins largement inutiles. Dans quel but ? Le plus souvent, le producteur l'ignore ; pire encore, il ne s'en soucie point.

maison et la voiture de Katerina Magga, commissaire de police de Patissia.

25/2, Eleusis.

Deux distributeurs de billets et les vitres du bâtiment des services municipaux sont brisés.

25/2, Athènes.

Le *Noyau d'attaque en solidarité avec Dimitris Koufontinas* revendique l'incendie d'un distributeur de billet dans la commune d'Elefsina.

26/2, Athènes.

Des anarchistes revendiquent plusieurs dégradations perpétrées au cours de la semaine : deux distributeurs de billets et la façade d'une filiale bancaire.

26/2, Athènes.

Des anarchistes revendiquent l'attaque contre les bureaux du ministre de l'environnement au centre-ville.

27/2, Thessalonique.

L'*Initiative anti-militariste anarcho-communiste* revendique le placement d'un dispositif incendiaire sur la voiture privée d'un militaire au centre-ville.

27/2, Athènes.

Le *Groupe de rupture révolutionnaire* revendique le placement d'un engin incendiaire sous la voiture du le député parlementaire Bogdano, membre historique de la droite grecque.

28/2, Athènes.

Sur l'axe commercial de Paleo Faliro, les vitrines de plusieurs commerces sont fracassées (*Adidas, Athlete's Foot, Biomedicine, Eurobank, Funky Buddha, Factory Outlet et Intersport*).

1/3, Athènes.

Des anarchistes revendiquent le placement d'un engin explosif devant une banque *Alpha*. L'engin n'a pas explosé. Cependant, la même nuit, ils incendient aussi

un utilitaire du coursier JD's et une filiale de l'entreprise américaine UPS.

2/3, Volos.

Le *Groupe de frappe Vassilis Maggos* (compagnon torturé par la police de Volos) revendique l'attaque à coups de molotovs contre la guérite d'entrée de la prison. « *Rébellion permanente contre toute forme de pouvoir* ».

3/3, Athènes.

Des *anarchistes* revendiquent l'attaque incendiaire contre la marie de Moschato.

4/3, Patras.

Des *Compagnons/compagnonnes* revendiquent le guet-apens contre une patrouille de police en moto avec le jet de trois molotovs contre elle. « *Les ennemis sont vulnérables, ils ont des noms, des adresses et des faiblesses.* »

4/3, Athènes.

Dans la commune de Marousia, trois façades de filiales bancaires sont brisées. « *Nous sommes l'éclair qui annonce la tempête*, » conclut « *des solidaires* ».

6/3, Thessalonique.

Les *Noyaux d'action directe / organisation anarchiste d'attaque* revendiquent plusieurs attaques incendiaires : contre la maison du président de l'association des fonctionnaires de police de Thessalonique, Demetrios Padiotis (le 28 février), contre le domicile de l'ancien président de la Cour d'Appel, Antonios Tsalapeta (le 2 mars) et contre le domicile de la politicienne de *Nea Demokratia*, le parti de droite au pouvoir, Aphrodite Latinopoulou (le 3 mars).

7/3, Athènes.

Des *anarchistes* revendiquent les attaques au marteau contre quatre distributeurs de billets à Moschato, le bureau de Poste dans la même commune et deux distributeurs de billets au Pirée.

Il est tout simplement possédé, entraîné par l'idée fixe qu'il doit produire ; chacun le fait et chaque année on produit davantage et plus vite. Il y a des montagnes de choses faites et en train de se faire, et cependant l'on rencontre encore des hommes qui se démènent désespérément pour tâcher d'ajouter à la liste des choses déjà créées, pour se mettre à édifier de nouveaux monceaux et à grossir les entassements qui existent. Au prix de quelle agonie corporelle, de quelle impression et de quelle appréhension du danger, de quelles mutilations, de quelles horreurs, poursuivent-ils leur route, pour aller finalement se briser sur ces rochers de la richesse ? En vérité, si la vision de l'âme médiévale est pénible dans son effort douloureux et son regard vide, grotesque dans ses tortures ridicules, celle de l'âme moderne est plus effrayante encore avec son regard nerveux, inquiet, scrutant sans trêve les coins de l'univers, et ses mains aussi nerveuses et aussi inquiètes, toujours en quête et toujours occupées à quelque tâche inutile.

La présence des choses en abondance, des choses vides, des choses vulgaires, des choses absurdes, a suscité le désir de leur possession, l'exaltation de la possession des choses. Parcourez les rues commerçantes de n'importe quelle ville, les rues que bordent les vitrines où s'étale, protégé, le dessus des choses ; examinez les visages des passants – je ne parle point des affamés et des meurtris qui occupent les trottoirs et demandent plaintivement l'aumône – et voyez quelle idée révèle leur visage. Sur chacun, de la dame qui va faire des emplettes en auto à l'employée en rupture d'atelier qui va de magasin en magasin cherchant une « occasion », vous trouverez peinte une vanité répugnante, une préoccupation du bel accoutrement, semblable à celle du geai paré des plumes du paon. Cherchez l'orgueil et la gloire d'un corps beau, libre, vigoureux, se mouvant sans entraves, vous ne le trouverez point. Vous verrez des démarches affectées, des corps amincis afin de faire ressortir la coupe d'une jupe, des visages souriants, enjoués, aux yeux en quête d'admiration pour le ruban gigantesque passé dans la chevelure surcoiffée.

...Et sur les visages masculins : de la grossièreté. Des désirs grossiers pour les choses grossières. L'effroyable anxiété et l'inquiétude inouïe qu'engendre la création de tout cela sont moins répugnantes que l'abominable expression de convoitise pour les choses créées.

Voilà l'idée dominante du monde occidental – du moins de nos jours. Vous la rencontrerez partout où vous regarderez, pleinement gravée sur les choses et sur les hommes ; très vraisemblablement, si vous regardiez dans le miroir, vous l'y apercevriez encore.

(...)

Que voulez-vous donc ? me demanderez-vous. Je voudrais que les hommes aient la dignité de choisir un but plus élevé que la chasse aux écus ; qu'ils choisissent une chose à faire dans la vie qui soit en dehors des choses qui se font pour se faire et qu'ils la gardent à l'esprit. Non pour un jour, non pour une année, mais pour toute la vie. Et qu'ils aient foi en eux-mêmes ! Qu'ils ne soient pas comme un feu follet, aujourd'hui professant ceci et demain cela, et fuyant tous deux lorsque c'est simplement plus facile. Qu'ils ne défendent pas une thèse aujourd'hui et baisent la manche de leurs adversaires demain, avec, pour excuse, ce cri de faiblesse et de lâcheté dans la bouche : « Ce sont les circonstances qui me forcent ». Regardez bien au-dedans de vous-même et si vous aimez les Choses et le pouvoir et la plénitude des Choses mieux que votre propre dignité, la dignité humaine – oh, dites-le ! Dites-vous-le à vous-même et tenez-vous-y. Ne soufflez pas à la fois le froid et le chaud. N'essayez pas d'être un réformateur social et en même temps un possesseur respecté des Choses. Ne prêchez pas le sentier étroit quand c'est avec joie que vous cheminez sur la voie large. *Prêchez la voie large* ou ne prêchez rien du tout. Ne faites pas de vous un fou en disant que vous voudriez préparer la route à une société libérée, alors que vous n'êtes pas même disposé à lui sacrifier un fauteuil. Dites franchement : « J'aime plus les fauteuils que les hommes libres, et je les désire parce que je les choisis, et non parce que les circonstances m'y forcent. J'adore les chapeaux, les grands, grands chapeaux, avec quantité de plumes et de grands ru-

bans. Et je préfère me procurer ces chapeaux-là que de m'occuper des rêves de société qui ne s'accompliront pas de mon temps. Ce monde adore les chapeaux et je désire les adorer en sa compagnie ».

Mais si c'est la liberté, l'orgueil et la force d'être une âme unique, et la libre fraternité des hommes basée sur l'affinité que vous choisissez comme le but où se réalise votre vie, eh bien ne le vendez pas pour du clinquant ! Croyez à la force de votre âme et qu'elle se frayera sa propre route ; lentement peut-être, en passant par d'amers conflits, mais votre force grandira. Et renoncer à des biens pour lesquelles d'autres troquent jusqu'à la dernière possibilité de liberté ne vous sera pas difficile.

A la fin de votre vie, vous pourrez fermer les yeux en disant : « Je n'ai point été gouverné par l'idée dominante de mon siècle. J'ai choisi ma propre cause et je l'ai servie. J'ai prouvé, par toute une vie, qu'il y a quelque chose en l'homme qui le sauve de l'absolue tyrannie des circonstances, qui en triomphe et les refonde, et cela c'est le feu immortel de la volonté individuelle, qui est le salut de l'avenir ».

Il nous faut des hommes qui se tiennent à la parole qu'ils se sont donnée à eux-mêmes, qui s'y tiennent non seulement quand c'est facile, mais aussi quand c'est difficile, – quand la tempête gronde, que le ciel est zébré de lignes blanches et de traits de feu, que les yeux sont aveuglés et les oreilles assourdies par la guerre des forces en conflit ; qui s'y tiennent quand le ciel est gris et que rien n'interrompt sa désespérante monotonie. Tenir jusqu'au bout, voilà ce que signifie avoir une idée dominante que ne peuvent briser les circonstances. Et les hommes qui tiennent jusqu'au bout font et défont les circonstances.

Voltaire de Cleyre,
extrait de *Mother Earth* (New York),
juin 1910

| Revues, livres & journaux |

Anne Steiner, **Révolutionnaire & Dandy. Vigo dit Almeyda**, ed. L'échappée, septembre 2020, 304 p.

Après avoir refermé les pages de cette biographie de Miguel Almeyda (1883-1917), transfuge de l'anarchisme au blanquisme devenu un des principaux animateurs de la *Guerre sociale* puis supplétié de bouchers gouvernementaux, on s'est un peu interrogés sur comment en rendre compte. Le choix d'Anne Steiner de rédiger un ouvrage complaisant sur un tel personnage méritant largement de rester dans les poubelles de l'histoire, certainement aussi dicté par un accès privilégié aux archives de la famille Vigo, avait en effet de quoi laisser perplexe. Dans le court espace qui nous est ici imparti, on s'est dit que le mieux serait peut-être alors de s'en tenir à quelques chapitres exemplaires, plutôt que de chercher en vain midi à quatorze heures.

Si les longs débats vous fatiguent par avance, n'hésitez pas à plonger directement dans le chapitre 4 (pp. 66-76), où il est question d'agitation antimilitariste, en un temps où les conscrits tiraient sur la foule et où le pays accroissait son empire colonial. Anne Steiner vous y soulagera sans problème de toute idée un peu trop complexe développée au sein de l'*Association internationale antimilitariste* (AIA), comme celles ayant opposé la minorité autour d'Albert Libertad à la majorité dont Almeyda était l'une des figures de proue. Ne concernant après tout que l'appui à des milliers de réfractaires individuels au service militaire (auquel les autoritaires opposaient la seule insoumission collective et en cas de guerre), tout en portant la satanée critique contre le caractère bureaucratique et centralisé de ce genre



d'organisation (à laquelle les autoritaires opposaient l'efficacité et les bienfaits de la composition politique), l'argumentaire de Libertad était certainement trop indigeste à l'autrice pour mériter quelque attention soutenue. Qui plus est, retransmettre de telles réflexions pouvant encore inspirer les subversifs d'aujourd'hui lui aura certainement paru anachronique, à notre époque bénie où les guerres et les insurrections ont entièrement disparu du globe, tout comme les dinosaures partisans des organisations formelles.

Mais ce n'est pas tout, puisque pour tenter de liquider définitivement l'indocile anarchiste venu hanter ses premiers chapitres, l'autrice n'a pas pu résister à une petite gourmandise : exhiber la charge d'Almeyda contre Libertad, rédigée en guise de nécrologie en 1908, sans *évidemment* la contrebalancer par d'autres avis plus acrates, afin de bien la graver dans le crâne de ses lecteurs ingénus. Le béquillard bagarreur aurait ainsi non seulement « *porté aux idées anarchistes un très sérieux préjudice* », mais ses activités débordantes n'auraient en plus eu « *pour résultat que de détacher de l'anarchisme un grand nombre de bons militants* » (p. 120). Amen.

Ceci dit, pour comprendre toute l'aigreur du politicien blanquiste, il faut avoir en tête un bref passage précédent, où l'historienne survolait un autre objet de leurs profonds désaccords : le syndicalisme. En 1907, année où Almeyda pousse « *les anarchistes à rejoindre les syndicats* », cela vaut en effet à notre aspirant-berger « *d'être régulièrement la cible d'attaques verbales et physiques des individualistes anarchistes emmenés par Libertad, lorsqu'il prend la*

parole dans des conférences ou meetings à Paris » (p.98). Là encore, détailler leurs idées respectives pour enrichir les débats contemporains a sans doute semblé trop incongru à l'autrice, puisque de nos jours plus aucun libertaire ne défend les syndicats ni ne leur sert de troupes de choc, sans compter que cela aurait présenté le léger inconvénient d'appuyer toute une continuité de critiques des syndicats, alors qu'il est nettement plus simple de tout réduire à des querelles de personnes ou à des « *marottes idéologiques* ».

Plus loin, Anne Steiner évoque également « *une expédition punitive organisée par les militants de La Guerre sociale dans les locaux de l'anarchie en novembre 1909* » (p. 129), après que les compagnons aient tancé les blanquistes pour avoir participé à l'organisation de la première manifestation dotée d'un service d'ordre interne suite à l'assassinat de Ferrer, ce qui constituait une évidente tentative de domestication des émeutes populaires et des formes d'auto-organisation spontanées qu'elles pouvaient prendre. Si on a bien entendu droit à un très large extrait du tombereau d'injures nominatives adressées par Almereyda à ses adversaires, Anne Steiner offre par contre une place quasi nulle à l'article initial de *l'anarchie* auquel répond son champion (pas même quatre lignes, ou trois, ou deux), et se plante jusque dans la référence indiquée en note. Titré *Innocents ou coupables ?* (n°238 du 28 octobre 1909), cet article consistait pourtant, comme on pouvait s'en douter, en une réflexion des plus pertinentes autant sur la question qui lui donne son titre, que sur celle de la solidarité ou sur les politiciens radicaux récupérateurs de révoltes.

Peut-être y avait-il là de quoi effaroucher Almereyda ou son hagiographe, mais qu'importe au fond pour nombre de compagnons qui n'attendent de toute façon rien d'une universitaire d'État, et d'autant moins lorsqu'elle est plus intéressée par la *RAF* que par la *Angry Brigade*, par un

Victor Serge ou une Rirette Maîtrejean que par un Octave Garnier ou une Jeanne Morand. Allez, passons, chapitre suivant.

Si les arguments développés contre toute forme d'alliance politique entre partisans de deux bords opposés face à un pouvoir en place ne vous ont jamais vraiment convaincus –peut-être parce que vous pensez qu'il faut bien en finir avec la passion triste de la défaite–, c'est maintenant le moment idéal pour sauter sur le chapitre 6. Vous y serez en terrain conquis pour admirer comment les très révolutionnaires rédacteurs de la *Guerre sociale* n'ont pas hésité à s'acoquiner en 1909 à La Santé avec leurs codétenus de l'extrême-droite monarchiste antisémite de *l'Action française* et des *Camelots du Roi*. Par exemple en « *s'invit[ant] à tour de rôle à goûter des plats* » de sa propre composition, en « *s'échange[ant] cigares et vins fins* » (p.113), mais aussi en publiant une tribune commune –dûment cosignée– contre les violences policières. Quant à notre historienne de service, elle n'a ici rien d'autre à dire sur cette collaboration qu'un fugace « *relations ambiguës* » (p.117) ou qu'un « *rude coup à la lune de miel* » (p. 129) lorsque ces groupes recommencèrent à s'affronter dans la rue, avant de reprendre illi-co presto son fil biographique. « *Tendresse pour [son] personnage* » (p.14) oblige.

Dans un autre domaine, si l'existence même des chaussettes à clous ne vous déclenche pas de nausée, ne soyez pas surpris que le contorsionniste Almereyda ait publié en 1911 dans *La Guerre sociale* un article intitulé sans ironie *Frère flic*, où il fit la promotion de *l'Amicale de la Préfecture de police* comptant désormais des réformistes dans son bureau, ni par son éloge en plein procès des bons uniformes se comportant en véritables « *gardiens de la paix* » face aux mauvais abuseurs (p.174). Toutes choses distillées nonchalamment en quelques lignes par l'autrice pas même gênée aux entournures, alors que n'importe quel être

humain minimalement sensible aurait pu trouver dans cette défense des gentils bourgeois en uniforme un bon prétexte pour laisser en rade son cher sujet d'étude. Cet exemple est même plutôt significatif de la façon implicite dont use Anne Steiner pour mettre jusqu'au dégoût sa plume au service des idées d'Almeryda : soit en ne rajoutant rien, soit en ne leur opposant ni faits de contexte (que signifie par exemple, alors comme aujourd'hui, « garder la paix sociale » ou « rester dans les limites de sa fonction » ?), ni celles de ses adversaires anti-autoritaires.

Et pour finir, si en matière de justice vous n'êtes opposés qu'à celle dite « bourgeoise », c'est cette fois la fin du chapitre 8 qui vous tend les bras. Vous pourrez y découvrir une expérience inouïe de racket politique menée par Almeryda sous le nom de *Service de Sûreté révolutionnaire* (SSR), afin de démasquer quelques mouchards (surtout chez les autres), puis de les exposer lors de conférences de presse spectaculaires. Et tant pis s'il lui fallut aussi casser de bons œufs pour parvenir à ses fins, comme cela est arrivé fin 1911 à un brave compagnon terrassier des plus combattifs nommé Ricordeau, dont la réputation fut ruinée par la campagne d'insinuations calomnieuses d'Almeryda et de ses sbires, malgré leurs excuses publiques postérieures. À l'automne 1912, Ricordeau et ses amis se rendirent d'ailleurs à plusieurs meetings de *La Guerre sociale* pour se venger, n'hésitant pas à jouer des poings contre ses partisans, ce qu'Anne Steiner oublie malencontreusement de préciser, trop occupée peut-être à défendre son sujet en veste de procureur. Précisons aussi qu'après avoir affirmé qu'Almeryda était entré en possession « *on ne sait comment* » (p.168) de rapports internes du ministère de l'Intérieur sur les mouchards, c'est dans une petite

note de fin d'ouvrage qu'elle choisit d'exiler la mention que le blanquiste les tenait très probablement du nouveau Premier flic lui-même (Caillaux désireux de discréditer son prédécesseur Clemenceau), une hypothèse que ses confrères historiens n'avaient pas eu la pudeur de minimiser dans leurs ouvrages respectifs (*Clemenceau briseur de grèves*, pp. 162-63, *Trop jeunes pour mourir*, p.162).

Cela n'est en tout cas pas qu'une simple anecdote sur la fureur para-étatique du héros du jour, d'autant plus qu'Almeryda recevra en 1913 pour son nouveau quotidien, *Le Bonnet rouge*, des subsides de ce même politicien devenu ministre des Finances (p.206), puis d'autres directement tirés des fonds secrets du ministère de l'Intérieur à partir de septembre 1914 (p.221). Et notre avocate d'expliquer en fausse ingénue que de toute façon, « *bien d'autres publications sont soutenues de la même manière pendant cette période difficile* [sic] *pour la presse* », sans piper mot du *Libertaire* ou de *l'anarchie* qui de leur côté furent obligés de cesser toute parution légale après 960 et 484 numéros.

Au fil des pages de cet ouvrage –dont on vous épargne ici toute la seconde moitié qui court jusqu'à la mort d'Almeryda en 1917 et dont le cas ne fait qu'aller de mal en pis–, une petite question lancinante n'a cessé de grandir : si son protagoniste n'avait pas été le père du fameux cinéaste Jean Vigo, la biographie d'une telle crapule aurait-elle jamais existé ? A moins qu'un néo-blanquiste soucieux de retrouver ses racines ne se dévoue à la tâche, permettez-moi d'en douter. Mais dans cas, gageons que même un politicien de cet acabit n'aurait pas eu le culot d'une Anne Steiner tentant envers et contre tout de nous vendre un Almeryda sympathique et anti-autoritaire...

